

Zeitschrift: Blätter für Krankenpflege = Bulletin des gardes-malades
Band: 19 (1926)
Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Per 88473

15. Februar 1926

Nr. 2

15 février 1926

19. Jahrgang

Schweizerische Gesellschaft
für Gesundheitspflege
19^e année

Blätter für Krankenpflege

Herausgegeben vom schweizerischen Roten Kreuz

BULLETIN DES GARDES-MALADES

ÉDITÉ PAR LA CROIX-ROUGE SUISSE

Erscheint am
15. des Monats



Paraît le
15 du mois

REDAKTION:

(für den deutschen Teil)

**Zentralsekretariat des
schweiz. Roten Kreuzes**
Taubenstrasse 8, Bern

Abonnemente: Für die Schweiz: Jährlich Fr. 4.—, halbjährlich Fr. 2.50
Bei der Post bestellt 20 Cts. mehr
Für das Ausland: Jährlich Fr. 5.50, halbjährlich Fr. 3.—
Einzelnummern 40 Cts. plus Porto
Postscheck III 877

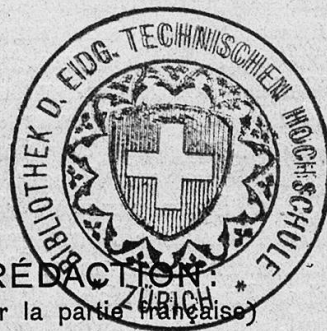
RÉDACTION:

(pour la partie française)

**Sous-Secrétariat de la
Croix-Rouge suisse**
Monruz-Neuchâtel

Abonnements: Pour la Suisse: Un an fr. 4.—, six mois fr. 2.50
Par la poste 20 cts. en plus
Pour l'Étranger: Un an fr. 5.50, six mois fr. 3.—
Numéro isolé 40 Cts. plus port
Chèques post. III 877

ADMINISTRATION: **Bern, Taubenstrasse 8**



Vorstand des schweizerischen Krankenpflegebundes.

Comité de l'Alliance suisse des gardes-malades.

Präsident: Dr. C. de Marval, Neuchâtel; Vizepräsident: Dr. C. Jscher, Bern; Secrétaire-Caissière: Sœur Cécile Montandon, Parcs 14, Neuchâtel (Postscheck IV 1151); Protokollführer: Dr. Scherz, Bern. Mitglieder — Membres: Dr. E. Bachmann, Zürich, Lydia Dieterle, St. Gallen, M^{lle} Renée Girod, Genève, Pfleger Hausmann, Basel, Oberin Michel, Bern, Direktor Müller, Basel, Schw. Helene Nager, Luzern.

Präsidenten der Sektionen.

Présidents des sections.

Zürich: Dr. E. Bachmann. — Bern: Dr. H. Scherz. — Basel: Dr. O. Kreis. — Bürgerspital Basel: Direktor Müller. — Neuchâtel: Dr. C. de Marval. — Genève: Dr. René König. — Luzern: Albert Schubiger. — St. Gallen: Dr. Hans Sutter.

Vermittlungsstellen der Verbände. — Bureaux de placements des sections.

Zürich: { Bureau für Krankenpflege, Forchstrasse 113, Telephon: Hottingen 50.18.
Bureau für Wochen- und Säuglingspflege, Forchstrasse 113, Telephon: Hottingen 40.80.
Bern: Pflegerinnenheim des Roten Kreuzes, Niesenweg 3, Telephon: Bollwerk 29.03.
Neuchâtel: Directrice M^{lle} Montandon, Parcs 14, téléphone 500.
Basel: Vorsteherin Schw. Blanche Gygax, Schützengraben 39, Telephon Safran 20.26.
Genève: Directrice M^{lle} H. Favre, 11, rue Massot, téléphone 23.52 Stand.
Luzern: Rotkreuz-Pflegerinnenheim, Museggstrasse 14, Telephon 517, Vorsteherin Frl. Arregger.
St. Gallen: Rotkreuz-Haus, Innerer Sonnenweg 1a, Telephon 766.
Davos: Schweiz. Schwesternheim, Vorsteherin Schw. Paula Kugler, Tel. 419.

Aufnahme- und Austrittsgesuche sind an die Präsidenten der einzelnen Verbände oder an die Vermittlungsstellen zu richten.

Bundesabzeichen. Der Erwerb des Bundesabzeichens ist für alle Mitglieder des Krankenpflegebundes obligatorisch. Der Preis richtet sich nach dem jeweiligen Silberwert und der Ausstattung (Anhänger, Brosche usw.). Es muss bei Austritt, Ausschluss oder Ableben des Mitgliedes wieder zurückerstattet werden. Die Höhe der Rückerstattung beträgt 5 Franken. — Das Bundesabzeichen kann nur bei dem Vorstand des lokalen Verbandes, dessen Mitglied man ist, bezogen werden. Die Bundesabzeichen sind nummeriert und es wird von jedem Verbandsvorstand ein genaues Nummern- und Inhaberverzeichnis darüber geführt. Wenn ein Bundesabzeichen verloren wird, ist der Verlust sofort an der betreffenden Bezugsstelle anzuzeigen, damit die verlorene Nummer event. als ungültig erklärt werden kann. — Das Bundesabzeichen darf von den nach der Delegiertenversammlung am 22. November 1914 eingetretenen Bundesmitgliedern ausschliesslich zur Bundestracht oder zur Tracht einer der vom Bund anerkannten Pflegerinnenschulen, deren Diplome den Examenausweis des Krankenpflegebundes ersetzen, nicht aber zur Zivilkleidung getragen werden. Die Bewilligung zum Tragen des Bundesabzeichens zu einer andern als den vorerwähnten Trachten, muss in jedem einzelnen Falle beim Bundesvorstand vermittelt einer schriftlichen Eingabe eingeholt werden. Die bereits vor dem 22. November 1914 zum Krankenpflegebund gehörenden Mitglieder behalten das Recht bei, das Bundesabzeichen auch zu einer passenden, unauffälligen Zivilkleidung tragen zu dürfen. — Jede Pflegeperson ist für das Bundesabzeichen verantwortlich. Missbrauch wird streng geahndet.

Trachtenatelier: Zürich 8, Forchstrasse 113, Telephon Hott. 50.18.

Postcheck: VIII 93.92.

Fürsorgefonds - Caisse de Secours.

Postcheck IV 11.51 Chèque postal.

Inseraten-Annahme: Genossenschafts-Buchdruckerei Bern, Neuengasse 34.

Les annonces sont reçues par l'imprimerie coopérative de Berne, 34, rue Neuve.

Preis per einspaltige Petitzeile 30 Cts. — Prix d'insertion 30 Cts. la ligne (1 col.)

BLÄTTER FÜR KRANKENPFLEGE

Herausgegeben vom schweizerischen Roten Kreuz

BULLETIN DES GARDES-MALADES

ÉDITÉ PAR LA CROIX-ROUGE SUISSE

Inhaltsverzeichnis — Sommaire

	Pag.		Pag.
Médecins et malades	21	Von Helsingfors nach Uleaborg	33
Aus dem Gebiete der Körperlehre	23	L'étrange maladie	37
Eine Neuerung	26	La beauté de la tête	39
Un bilan	28	Rostflecken	39
Die Bouillon	29	Fürsorgefonds. — Caisse de secours	40
Aus den Verbänden. — Nouvelles des sections	31	Humoristisches	40

Médecins et malades.

Les infirmières — auxiliaires des médecins — ne liront pas sans intérêt les considérations qui suivent, et, à l'occasion, elles sauront en faire profiter leurs malades.

Qui n'a assisté à ce spectacle? La maladie frappe une famille: l'angoisse étreint le cœur de tous; le médecin entre et avec lui la confiance: avant qu'il n'ait parlé; on sent en lui un guide, un défenseur contre la mauvaise fortune. Qu'apporte-t-il donc? La guérison quelquefois, le soulagement souvent, la consolation toujours. Et si c'est une grande œuvre que de soulager et de guérir, n'est-ce pas vraiment une œuvre divine que de soutenir jusqu'au terme ceux pour qui tout espoir est perdu, et de les conduire doucement jusqu'aux portes de la mort? Il n'est pas un de nous, médecins, qui ne soit sorti meurtri d'un de ces suprêmes entretiens; mais il n'est pas un de vous peut-être qui n'ait senti la douceur de pleurer l'un des siens auprès de celui qui l'avait aidé à franchir le dernier passage.

Et combien d'hommes ont trouvé l'apaisement après avoir confié au médecin leurs plus lourds secrets, leurs tares les plus honteuses, parfois les plus cachées! En est-il d'autres que le prêtre et le médecin qui aient le pouvoir de recueillir de pareils aveux, d'apporter un tel soulagement moral, et de pénétrer d'aussi près l'auguste mystère de la mort? Que valent, après cela, les railleries et les sarcasmes?

De tout temps, les médecins ont été en butte à la moquerie et à la jalousie; Montaigne, qui en parle sans ménagements et ne croit guère à leur science, les honore pourtant « pour l'amour d'eux-mêmes, en ayant vu beaucoup d'honnêtes hommes et dignes d'être aimés ». Leur faut-il encore, pour imposer la confiance, parler un langage obscur? Aujourd'hui, le jargon de Diafoirus n'est plus de mise; et le costume du médecin, pour être correct, n'en est pas moins, à l'ordinaire, un simple veston. Sans appareil et sans phrases, le médecin prétend à inspirer la confiance et à imposer sa direction. Mais il ne possède pas une science infallible; chacun le sait, et chacun

discute devant ou derrière lui ses moindres conseils¹⁾; et le malade en fait souvent à sa guise, suivant ainsi l'exemple de Montaigne: « Je leur donne loi de me commander de m'habiller chaudement si je l'aime mieux ainsi que d'une autre sorte; ils peuvent choisir, d'entre les poireaux et les laitues, de quoi il leur plaira que mon bouillon se fasse, et m'ordonner le blanc ou le clair, et ainsi de toutes autres choses qui sont indifférentes à mon appétit et usage ». Il n'empêche qu'après si belle obéissance aux prescriptions dont on ne retient que ce qui plaît, on ne reproche amèrement au médecin son insuccès.

Parmi les malades, les uns (et ce sont surtout les hommes de science), écoutent, discutent, veulent tout comprendre, et estiment que l'art médical doit reposer sur des bases exactes et infaillibles; d'autres nous accueillent avec bienveillance et scepticisme, et consentent même parfois à faire ce que nous leur conseillons, laissant entendre qu'après tout, on pourrait aussi bien laisser aller les événements.

Certains, qui croient à la toute-puissance des médicaments, veulent des ordonnances bourrées de remèdes, oubliant que notre rôle se borne souvent à faire respecter les lois de la nature.

Il y a aussi, dans toutes les classes sociales, des braves gens, tout simplement, qui s'abandonnent au médecin, sans phrases et sans discussion. Que ne ferait-on pas pour eux? La confiance entière créée, entre qui la donne et qui la reçoit, un lien étroit. De ceux qui nous l'ont ainsi accordée, nous pénétrons l'intimité: leurs joies et leurs peines deviennent les nôtres propres; et si nous leur rendons quelque service, c'est nous, souvent, qui leur en sommes le plus reconnaissants. Mais pour que s'établisse une pareille union, il faut que le malade sache que les tourments physiques ou moraux, que les secrets parfois graves qu'il nous révélera ou que nous découvrirons, seront à tout jamais gardés au plus profond de notre conscience: le secret médical, absolu, et dont nul ne peut nous relever, pas même la justice, est une condition indispensable à l'exercice de notre art.

De tels liens établis, de telles confidences reçues, une telle influence exercée par le médecin qui devient peu à peu le conseiller indispensable d'une famille, quel beau privilège! Un privilège dans ce siècle démocratique: c'est à détruire; et déjà nous voyons s'ébaucher une médecine administrative: la loi projetée sur les assurances sociales en sera l'un des fondements. Au bureau du médecin-fonctionnaire, personnage anonyme et de responsabilité diminuée, on ira, contre un ticket, échanger une ordonnance; le secret professionnel, cessant d'être absolu, disparaîtra. Plus d'intimité, plus de confidences; fini, l'ascendant pris par le médecin digne de ce nom: des distributeurs de formules, des ordonnateurs de règles d'hygiène établies dans des bureaux; tous égaux — l'égalité dans la nullité. Nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci! Mais que le mal soit possible, c'est bien trop déjà.

Quelques critiques que l'on adresse, en bonne santé, aux médecins, il n'est heureusement personne qui ne sente quel soutien, quel réconfort ils peuvent seuls apporter dans la maladie. Ce besoin sauvera sans doute la noblesse et l'indépendance d'une profession si nécessaire; et la plupart d'entre nous continueront à suivre les conseils de Trousseau, parlant de cette carrière de sacrifices, dans laquelle les jours et les nuits seront le patrimoine des malades: « Il faut vous résigner à semer en dévouement ce qu'on re-

¹⁾ Mais l'infirmière, jamais! *Réd.*

cueille si souvent en ingratitude; il faut renoncer aux douces joies de la famille, au repos si cher après la fatigue d'une vie laborieuse; il faut savoir affronter les dégoûts, les déboires, les dangers; il ne faut pas reculer devant la mort, quand elle vous menace; car la mort conquise au milieu des périls de notre profession fera prononcer votre nom avec respect.»

Les rapports du médecin et du malade, c'est de toute antiquité qu'ils ont été étudiés; et nulle part ils n'ont été mieux réglés que dans les Ecritures :

«Honore le médecin, car il t'est nécessaire. Le Très Haut a voulu qu'il fût....»

«La science du médecin couronnera d'honneur son front, et il sera loué en présence des grands....»

«Offre ton sacrifice à Dieu, et appelle ensuite le médecin; qu'il ne s'éloigne pas de toi, parce que ses soins te sont nécessaires.»

C'est peut-être l'abbé Perreyre qui, dans «La journée des malades», a écrit les plus belles pages sur ce sujet: «Choisissez ce médecin modeste, honnête, grave, désintéressé, qui se rencontre plus souvent qu'on ne croit, car, ayant eu souvent besoin de lui, je l'ai rencontré partout... Donnez-vous le temps de le connaître et ne le connaissez pas un jour... Si vous arrivez à découvrir un jour l'âme simple et profonde que j'ai connue, n'ayez plus de mesure, dans votre confiance... Croyez que nul ne peut mieux régler votre vie que celui qui la connaît depuis longtemps. J'ai parlé de vous connaître. C'est, qu'en effet, il ne suffit pas à votre médecin de connaître l'homme; il faut qu'il connaisse l'homme que vous êtes, vous, et que personne n'est que vous seul... Enfin, soyez reconnaissant pour ses soins et ne croyez pas avoir tout fait quand vous l'aurez payé selon l'usage. Il est des choses qu'il faut renoncer à payer dans ce monde. On ne paye pas le soldat sur le champ de bataille, on ne paye pas le prêtre à l'autel. On ne paye pas davantage le médecin qui a bravé la contagion du mal, et tenu plusieurs fois le jour, malgré ses répugnances, une main qu'abandonneraient peut-être les parents et les amis.»

Tout ne se résume-t-il pas dans cette parole de l'Ecclésiaste?

«Un temps viendra, tôt ou tard, où tu seras entre ses mains.»

(Candide)

Dr Tomes.

Aus dem Gebiete der Körperlehre.

Etwas vom Verdauen.

Von Dr. C. Jscher.

I.

Auch der Anfänger weiss, dass die Verdauung schon im Munde beginnt, schon als Kind hat man gehört, dass die Zähne und der Speichel eine grosse Rolle spielen, merkwürdig genug, dass man das mit den Jahren wieder zu vergessen scheint. Man hat heute halt nicht so viel Zeit übrig, sich mit solchen materialistischen Dingen zu befassen, oder hält man solche Ueberlegungen etwa eines idealen Menschen für unwürdig? Dennoch möchten wir diese Tatsache wieder in Erinnerung rufen.

Schon die Zähne zeigen in ihrer Konfiguration ihren Zweck deutlich an. Die vorderen Zähne zerschneiden die Speisen und wer sich überlegt, dass die Eckzähne zum Reissen da sind, der wird nicht im Ernste behaupten wollen, wir seien zum Vegetarier geboren. Diejenigen tierischen Individuen, welche nur Pflanzen fressen, haben eben auch keine Eckzähne. Während die Backenzähne das Größere zermalmen, besorgen die Mahlzähne das feinere Zerreibungsgeschäft, so ist im Mundhaushalt schon für die Zähne eine gewisse Arbeitsteilung eingeführt, über die man sich eigentlich wenig Rechenschaft gibt. Je feiner unsere Speisen zermalmt werden, um so leichter wird die Verdauung durch die andern Organe erfolgen (Vorarbeit). Daran sollte man mehr denken. Es ist merkwürdig, wie viele Leute mit absolut ungenügenden Zähnen massenhaft Geld ausgeben für Magenmittel und Aehnliches. Würden sie das Geld in einem gutsitzenden künstlichen Gebiss anlegen, so hätten sie gar keine Medikamente mehr nötig und kämen sicher billiger zur Gesundheit. Wie wäre es, wenn eine Gemeindeschwester ihre Schutzbefohlenen auch nach dieser Richtung hin beraten würde! Denn nicht jeder, der schlecht verdaut, geht zum Arzt.

Welche Rolle die Zunge spielt, kann man bei Leuten beobachten, denen man sie hat wegschneiden müssen. Solche Leute neigen beim Essen den Kopf hin und her, um die Speisen wieder in die richtige Lage auf die Kauflächen zu bringen. Die Zunge ist die richtige Schaufel, welche den Speischaufen herumbewegt und den durchgekauten Bissen zuletzt in elegantem Wurf in die Speiseröhre hinunterschleudert. Zu gleicher Zeit aber besitzt die Zunge eine Reihe von scharf funktionierenden Kontrollbureaux, welche uns über den Geschmack Auskunft geben. Diese «Geschmacksbecher» schützen nicht nur den Organismus vor giftigen oder sonst unbekömmlichen Speisen, sondern erfüllen fortwährend eine viel feinere Pflicht: indirekt regen sie die Absonderung von Verdauungssäften an, nicht nur etwa im Mund, sondern sie regieren auch im Magen und im Darm. Wir werden darauf zurückkommen müssen.

Während der Mundschleim nur als Gleitmittel dient, spielt der Speichel eine mächtige Rolle. In drei Drüsenpaaren wird er fabriziert. In den grossen Ohrspeicheldrüsen, die vor dem Ohr liegen und sich bei der «Mumps» genannten Krankheit so schmerzlich fühlbar machen, sodann ein Drüsenpaar unter dem Kieferwinkel und ein drittes unter der Zunge. Man hat nachgewiesen, dass diese drei verschiedenen Speichel in ihrer Zusammensetzung auch Differenzen aufweisen, so dass sie auch in verschiedener Weise wirken. Allein diese Feinheiten gehören nicht zum Rüstzeug der gelernten Schwester, noch viel weniger zu dem des Anfängers und wir wollten ja für diese schreiben.

Es ist nun wichtig zu wissen, was der Speichel verdaut. Da wollen wir zunächst feststellen, dass die Grundelemente unserer Nahrung ausser Wasser und gewissen Salzen, bestehen aus Kohlehydraten, Eiweiss und Fett. Mit dem Wort Kohlehydrat wird nun das Publikum nicht viel anfangen können und die Schwester wird sich bei ihrer Aufklärungsarbeit greifbarer Bezeichnungen bedienen müssen. Der Begriff der Kohlehydrate umfasst besonders die Mehlsorten. Dazu gehören alle Getreide und die daraus fabrizierten Präparate, Brod, Teigwaren usw. Oder die mehlig Substanz der Kartoffel, der Aepfel usw. Dann aber ist der Zucker nicht zu vergessen, der hauptsächlich durch den Speichel verdaut wird. Da wird man auch gut tun, daran zu denken, dass nicht alles Süsse aus Zucker besteht. Sacharin ist eben kein Zucker,

überhaupt kein Nährmittel, wird also vom Speichel nicht behandelt, kann also da gegeben werden, wo der Speichel ganz fehlt.

Diese Mehlarnten sind es also, die der Speichel verdaut und dabei ist zu sagen, dass die Verdauungskraft des Speichels eine ungeheuer starke ist. Ein Tropfen genügt schon für grosse Mengen Stärkemehl. Wo er fehlt oder nicht in genügender Menge vorhanden ist, da sollten Mehlarnten eben nicht gereicht werden. Das stimmt so ziemlich für die Säuglinge unter 6 Monaten, welche eben noch nicht fertigen und kräftigen Speichel besitzen. Der Brei, den man solchen Kindern gibt, wird nicht gut verdaut. Da kommt uns ein Erlebnis in Erinnerung, das die Wirkung dieses Verdauungssaftes klar beleuchtet:

Wir sahen einmal eine junge, durchaus gescheidte Bauernfrau ihr ganz kleines Kind mit Brei füttern. Dabei fuhr sie mit jedem Löffel, den sie dem Kleinen eingab, zuerst in den eigenen Mund. Auf unsere Bemerkung, dass der Brei jetzt unmöglich mehr zu heiss sein könnte, lächelte sie überlegen und meinte: Schon ihre Grossmutter hätte gesagt, wenn man das so mache, kriegten die Kleinen weniger Bauchweh. Dass sie dem Kind mit diesem Verfahren jedesmal einen Tropfen von ihrem starken Speichel mitgab, wusste die Frau natürlich nicht. Aber die Erfahrung ist halt älter als die Wissenschaft und die letztere kann sich nur freuen, wenn sie so alte Erfahrungen auf ihre Richtigkeit hin prüfen kann. Auch ein nettes Geschäft!

Wenn man nun weiss, dass der Speichel mehliges Speisen verdaut, so wird man sich eben Mühe geben müssen, ihn auch richtig einwirken zu lassen. Hier liegt die Arbeitsmöglichkeit noch in unserer Hand, in den folgenden Teilen des Verdauungskanales sind wir machtlos. Es muss darum im Interesse einer richtigen Mehilverdauung liegen, dass wir langsam essen, gehörig kauen und einspeicheln. Man sollte wirklich diesem Geschäft etwas mehr Aufmerksamkeit schenken, wenn es auch materialistisch klingt, dass wir an das Essen denken sollen. Aber Essen ist eine Notwendigkeit, sie ist nun einmal da und da sollen wir der Natur nicht entgegenarbeiten. Freilich, man kann auch ins Extreme verfallen, der amerikanische Arzt Fletscher rät an, die Bissen stundenlang zu kauen und meint, dadurch könne der Mensch sein Leben sehr verlängern. Aber abgesehen davon, dass wir unsere kurz-bemessene Zeit doch noch zu andern brauchen sollen, als bloss zum Essen, müsste ein solches stundenlanges Familiengekäue doch möglichst geisttötend wirken. Dieses sogenannte «Fletschern» gehört ebensogut zu den Uebertreibungen, wie das hastige Hinunterschlucken der Pressierten. Fanatismus war immer schädlich. Das richtige Mass liegt auch da in der Mitte. Im übrigen sei noch erwähnt, dass der Speichel eine desinfizierende Wirkung ausübt, wenn er auch nicht alle Bakterien abtöten kann.

Nehmen wir jetzt ein praktisches Beispiel vor: Wir geniessen einen Sandwich, also eine Zusammensetzung von Brod, Fett und Fleisch. Da haben wir alle Grundelemente unserer Nahrung beisammen. Aussen herum Kohlehydrat, dann zwei Schichten Fett und in der Mitte Muskeleiweiss. Von diesen drei Sorten wird im Munde nur das Brod verdaut, Fett und Eiweiss werden nicht verändert. Der ganze Bissen aber wird zerkleinert, gemahlen und mit Speichel durchsetzt. Ist er genügend präpariert, so kommt die Schaufel zur Geltung und er wird an die hintere Rachenwand geworfen, wo er sofort einen elektrischen Apparat in Bewegung setzt. Denn jetzt kommen die Schlingmuskeln in Aktion und schleudern den Bissen durch die gut einge-

schleimte Speiseröhre in den Magen hinunter. (Dieser Vorgang beruht auf einer Reflexbewegung und hängt nicht von unserm Willen ab; er wird nur dann ausgelöst, wenn die Rachenschleimhaut berührt wird. Man kann wohl nicht mehr als zwei oder dreimal hintereinander leer schlucken, weil beim dritten oder gar viertenmal kein Speichel mehr nach hinten gebracht werden kann. Darum hört dann auch das Schlucken auf.) Das erste Verdauungsstadium ist vorüber und von da an überlassen wir das Weitere der Natur und wir wollen froh sein, denn es wäre ein zeitraubendes Geschäft, wenn wir nun mit vollem Nachdenken und eigener bewusster Nachhilfe auch da regieren und stundenlang weiterverdauen müssten. Was da weiter geschieht, sei auf ein anderes Mal verspart.

Eine Neuerung

wird von der Pflegerinnenschule Lindenhof, Bern, eben eingeführt und wird vielleicht weitere Kreise, sicher aber unsere eigenen Schwestern, interessieren. Sie ist entschieden von prinzipieller Bedeutung. Wir haben es schon lange als einen Mangel empfunden, dass unsere Schülerinnen kein eigentliches *Abschlussexamen* zu bestehen haben, sondern sich mit der nach dem ersten Jahr abgelegten Prüfung begnügen müssen. Freilich war die Schulleitung durch fortwährenden Kontakt mit den Stationen immerfort über die Qualifikation der einzelnen Schülerinnen orientiert, aber es fehlte der offizielle Abschluss und gar zu klanglos verschwanden die Schülerinnen nach absolvierter Lernzeit. Es gab auch Anlass zu allerdings unzutreffenden Sticheleien von seiten der « wilden » Schwestern, die zum Eintritt in den Krankenpflegebund eines Examens bedurften und den andern gerne vorrechneten, wie schwer sie es im Vergleich zu den Schulschwestern hätten, wobei sie vergassen, dass die Examen der Schulschwestern recht viel schwerer sind. Aber auch nach aussen wirkte dieses vorzeitige Examen störend und unbefriedigend. Die Eidgenossenschaft und die an der Kontrolle der Schulen interessierten Behörden haben auch allen Grund, sich davon zu überzeugen, was eine fertige Schwester wissen muss; dazu hatten sie aber bisher keine Gelegenheit und mussten sich mit den Leistungen der Schwestern nach dem ersten Lernjahr begnügen.

Nun wird der Lindenhof sein eigentliches Abschlussexamen einführen, und zwar nicht etwa so, dass man die Examenopfer am Prüfungstag von überall herkommen lässt und sie zwingt, theoretische Kenntnisse aufzutischen, die zwei Jahre lang Zeit gehabt haben, nach und nach weg zu destillieren, sondern man wird die Schlusskandidatinnen die letzten zwei Monate ihrer Lernzeit wieder im Lindenhof besammeln und Repetitorien mit ihnen abhalten.

Wir sind überzeugt, dass dieses Schlussexamen sehr viel interessanter sich gestalten wird, denn die Schülerinnen sind unterdessen reifer geworden, werden begriffen haben, wozu die Theorie, die man ihnen gab, nützlich war. Da wird auch die Gefahr des Nachplapperns von bloss Gehörtem aufhören und dem Verständnis für Selbsterlebtes Platz machen.

Diese Neuerung, die von den Schwestern sicher willkommen geheissen wird, hat recht viele technischen und auch finanziellen Schwierigkeiten zur Folge, aber noch etwas anderes zieht sie mit sich:

So werden die Schülerinnen auch zwei Monate früher auf die Stationen versetzt werden, so dass sie den Lindenhof schon nach zehn Monaten verlassen. Die auf den Stationen zugebrachte Zeit wird dadurch nicht um einen Tag verkürzt.

Es kann ferner keine Rede davon sein, dass wir die 10monatlichen Schülerinnen auf die Stationen ziehen lassen können, ohne sicher zu sein, dass sie fähig sind, die neuen Posten richtig zu versehen; dss war ja auch der Zweck des bisherigen Examens. Diese Fähigkeitsprüfung muss beibehalten werden, und die Schülerinnen werden vor ihrer Versetzung ein sogenanntes *Propädeutikum* zu bestehen haben. Nicht nur werden sie sich über gute Kenntnisse in der praktischen Ausübung der Krankenpflege, über Verrichtungen am Bett und am Patienten ausweisen müssen, sondern sollen auch zeigen, dass sie über die elementarsten Kenntnisse in der Theorie verfügen. Dabei will die Schulleitung den Schülerinnen die grosse Erleichterung verschaffen, dass das Fach «Anatomie und Physiologie» in diesem Propädeutikum ein für allemal abgetan wird und am Schlussexamen nicht mehr erscheint, weil die Schülerinnen auf den Stationen kaum Gelegenheit haben, dieses zur Allgemeinbildung einer Schwester sicher gehörende Gebiet stark zu befruchten.

Damit nun diejenigen Leser, welche sich um die Ausbildung unserer Schülerinnen kümmern und die Schwestern selber einen Begriff über das in den zwei Examen Geprüfte bekommen, erlauben wir uns, die Pensa hier getrennt aufzuführen.

Propädeutikum.

Anatomie und Physiologie: Soweit sie für die Erklärung der gewöhnlichsten Krankheiten, deren Symptome und Pflegemassnahmen in Betracht kommt. Im übrigen soll das ganze durchgenommene Pensum überprüft werden.

Krankenbeobachtung: Die elementaren Begriffe über Beobachtung von Temperatur, Puls, Atmung, Haut, Urin und Stuhl.

Chirurgische Pflege: Vorbereitung zur Narkose, Antisepsis und Asepsis. Erste Hilfe im Rahmen von Samariterkursen (Blutungen, Frakturen, Zufälle).

Praktische Pflege: Das ganze im Unterricht durchgenommene Pensum.

In den drei theoretischen Fächern werden die Kandidatinnen in Gruppen zu vieren geprüft, im Praktischen dagegen einzeln.

Abschlussexamen.

Innere Pflege: Einzelne, häufiger vorkommende Krankheitsbilder (mit Ausschluss der Infektionskrankheiten). Erweiterte Beobachtung von Temperatur, Puls, Atmung, Haut, Urin, Stuhl, Erbrechen, Sputum, allgemeiner und nervöser Status, Pflege, Ernährung, Elementar begriffe der Medikamentenlehre.

Chirurgische Pflege: Chirurgische Krankheitsbilder, Elementares über Gynäkologie, Schwangerschaft, Wochen- und Säuglingspflege. Narkose, Operationssaaldienst. Pflege Operierter, Blutungen, Frakturen. Wundinfektion, Antisepsis, Asepsis.

Infektionskrankheiten: Wesen der Infektion, Krankheitsbilder, Verlauf und Komplikationen. Begriffe über Epidemie, Immunität, Prophylaxis, Desin-

fektion. Allgemeine Massnahmen, Volksaufklärung (Impfung, Tuberkulosebekämpfung etc.).

Praktische Uebungen im ganzen Gebiet des Pflegedienstes.

In den theoretischen Fächern werden die Kandidatinnen in Gruppen zu Zwei, in der praktischen Pflege einzeln examiniert.

Diese Neuerung bildet sicher keine Erschwerung für die Lernschwestern, sie dürfte ihnen eher willkommen sein. Das bevorstehende Examen wird die Schülerinnen anspornen, sich mit der Materie immerfort zu befassen. Dabei brauchen sie keine Angst zu haben, dass im Abschlussexamen das rein Theoretische allzu stark in den Vordergrund tritt. Dort wird auch in den theoretischen Fächern nur im Hinblick auf die Praxis geprüft. Und dann bildet das Gefühl, dass man sein Diplom nur nach Ablegen eines ernstesten Examens erhalten hat, eine Befriedigung, die ja von allen denkenden Schwestern gewünscht wird. Etwas, das ohne Mühe zu erringen ist, hat nicht grossen Wert.

Es wird nun abzuwarten sein, wie bei dieser Neuerung die technischen Schwierigkeiten zu überwinden sind. Wir hoffen von dieser Umgestaltung das Beste.

Dr. C. Jscher.

Un bilan.

La société suisse de statistique a tenté d'établir, lors de sa dernière assemblée générale à Zoug, un bilan de la santé et de la mortalité publiques. Voici, extrêmement résumés, quelques-uns des postes de ce bilan national: la mortalité a diminué de moitié depuis 1870; elle est même quatre fois moindre pour les maladies épidémiques. La mortalité par tuberculose a aussi régressé, mais beaucoup moins que celle due à d'autres causes; la tuberculose détermine encore à elle seule plus de décès que toutes les maladies infectieuses réunies et d'avantage que le cancer. Si la blennorragie est stationnaire, la syphilis diminue notablement. Au total, progrès réjouissant.

Voyons le passif. L'alcoolisme y forme un poste important: notre consommation d'alcool excède quatre fois les normes d'une consommation modérée. De 1881 à 1920, dix milles personnes sont mortes d'alcoolisme. Un des meilleurs statisticiens suisses de l'alcool, le Prof. Milliet, dit à ce propos: « L'alcoolisme n'est pas seulement un poste passif dans le bilan national par les maladies et les décès dont il est responsable, mais encore par le gaspillage insensé de temps et d'argent, le dégoût du travail, la ruine de la vie de famille et la corruption des mœurs qu'il entraîne. »

Il semble, d'après les statistiques incomplètes qu'on possède, que la criminalité soit stationnaire, l'homicide est cependant en diminution. Il n'en est pas de même du suicide qui sévit chez nous à un plus haut degré que dans la plupart des autres pays: il y en a eu 876 (un bataillon!) en 1920, L'alcoolisme là encore est complice, la dernière statistique lui impute 17 % des suicides. La proportion des femmes qui se tuent a doublé depuis 1876.

Les naissances illégitimes diminuent. Après avoir atteint le chiffre de 4800 en 1914, elles ont baissé de 3600 en 1922, soit dans une proportion analogue à celle des naissances légitimes. Il y a eu de 1910 à 1920 10 000 mariages de plus que de 1900 à 1910, mais 104 000 naissances de moins!

Les divorces ont passé de 4410 en 1886—1890 à 9149 en 1916—1920. Ils ont plus que doublé.

Les autres rubriques de la moralité ne sont pas susceptibles d'être chiffrées. On en est réduit à des estimations plus ou moins arbitraires.

Conclusions: Notre état sanitaire est bon. Il s'améliorera encore davantage quand on luttera plus énergiquement contre la tuberculose et surtout contre l'alcoolisme. L'état moral est beaucoup moins satisfaisant et l'on ne voit guère de symptômes d'amélioration.

H. S. M.

Die Bouillon.

Liebe Gemeindeschwester!

Heute schreibe ich Dir etwas für den Magen, darum pass' auf:

Wer in Fabrikgegenden gearbeitet hat, wird wohl mit uns die folgende Beobachtung gemacht haben:

Um 11 Uhr rennt die Frau heim, das Essen soll ja für den um 12 $\frac{1}{2}$ Uhr heimkommenden Gatten bereit stehen. Das aus der Schule heimgekehrte Mädchen hat das Feuer angemacht und Wasser aufgesetzt. Um 11 $\frac{1}{2}$ Uhr wirft die Frau in das kochende Wasser ein schönes Stück Rindfleisch, das sich sogleich mit einer dünnen weissen Schicht überzieht. Und nun kocht und brodelt das schöne Gericht, bis man um 12 $\frac{1}{2}$ Uhr damit aufwarten kann, das heisst, mit dem flüssigen Teil, denn: «Das Nahrhafteste ist halt doch die Fleischbrühe», meint die Frau, und der Mann nickt befriedigt, denn die Flüssigkeitsmenge macht sich auch in seinem Magen als gewisse Fülle bemerkbar.

Nun kommen die Bratkartoffeln daran und das Fleisch. Dieses letztere wird aber vom Herrn des Hauses sehr misstrauisch betrachtet. Nicht zu geniessen! kein Wunder, «es ist ja ausgelaugt, alles Gute ist daraus, ist ja in die Bouillon gegangen», das merkt doch jedes Kind daran, dass es so hart und zähe ist. Also lässt man es stehen oder gibt es dem Bettler vor der Türe oder dem «Bäri», dem getreuen Wächter des Hauses, der es allerdings ohne physiologische Kritik mit staunenswertem Geschnapp verschlingt.

Und die Folge? Der Hund ist gut genährt, die Familie dagegen nicht, weil sie das fast Wertlose eingenommen, dem Hunde aber den gehaltvolleren Teil gegeben hat.

Aber die Bouillon ist doch äusserst nahrhaft, hört man überall sagen und da hilft kein Predigen dagegen, man glaubt es nicht. Da ist es denn sicher angebracht, hier einmal eine einfache Rechnung vorzuführen.

Wir wollen einmal annehmen, die Hausfrau kaufe auf dem Markt 1 kg Rindfleisch, also 1000 g. Dieses Fleisch zerhackt sie zunächst in lauter kubikzentimetergrosse Würfelchen und lässt diese die ganze Nacht in kaltem Wasser liegen. Morgens 8 Uhr wird dieses Wasser mit dem gehackten Fleisch über Feuer getan und gekocht bis 12 $\frac{1}{2}$ Uhr mittags.

Nun sind während des ganzen Verfahrens aus dem Fleisch 60 g Eiweiss ins Wasser übergegangen, davon schöpft die sorgsame Hausfrau 30 g mit der Siebkelle als Schaum weg. Von den verbleibenden 30 g sind wiederum nur zirka 15 g vom Körper aufnehmbar, denn nicht jede Eiweissorte wird von den Zellen angenommen. Schliesslich kommen in dieser berühmten Bouillon

höchstens 15 g Eiweiss auf den Tisch und davon entfallen auf jedes Glied der dreiköpfigen Familie nur 5 g!

Und zwar nur unter der sehr unwahrscheinlichen Voraussetzung, dass mit dem Fleisch und der Zubereitung so verfahren wird, wie oben angedeutet. Wenn aber das Fleisch gar ins heisse Wasser eingelegt wird, dann verhindert der sofort entstehende weisse Eiweissbelag jedes weitere Austreten von Eiweiss in die Bouillon.

Mit andern Worten: Die Fleischbrühe ist nicht nahrhaft und wenn man meint, einen Kranken mit Bouillon erhalten zu können, so täuscht man sich. Freilich wollen wir zugeben, dass diese Bouillon auch Fett enthält, das ein vorzügliches Wärmemittel ist und zudem auch Salze, die dem Körper recht zutüglich sind.

Man soll nun aus dem Gesagten nicht etwa den Schluss ziehen, als sei die Bouillon, abgesehen von Fett und Salzen, nichts wert. Im Gegenteil, wir sind ein entschiedener Befürworter dieses Präparates. Wer da matt ist und entkräftet, müde und vielleicht schwach, der fühlt sich neu belebt durch eine Tasse Bouillon. Das hat wohl jedermann schon mit Behagen bemerkt und darin liegt ihr grosser Vorteil. Denn aus dem Fleisch gehen gewisse Stoffe ins Wasser über, die die Eigenschaft haben, das Herz und die gesamte Muskulatur anzuregen. Es handelt sich gleichsam um eine Art Muskelgift. Konzentrierte Bouillon Mäusen eingespritzt, erzeugt Muskelkrämpfe. Es ist nun naheliegend, dass eine Tasse Bouillon eine gewisse Zeit vor der Mahlzeit genommen durch die belebende Wirkung auch vermehrten Appetit erzeugen kann. Man muss nur der eingenommenen Flüssigkeit Zeit lassen, den Magen zu verlassen. Wer seine Mahlzeit mit Fleischbrühe beginnt, hat wohl schon bemerkt, dass der Magen in den ersten 10 Minuten nicht besonders aufnahmefähig ist. Wartet man etwas, so stellt sich aber vermehrter Appetit ein.

Also die Bouillon ist uns ganz recht, nur sollte man sie nicht als eine besonders kräftige Nahrung betrachten, sondern als ein sehr günstig wirkendes Belebungsmittel. Will man übrigens auch den Nahrungskomponenten damit verbinden, so braucht man nur Einlagen mitzugeben, schon die beliebte «Bouillon mit Ei» entspricht sowohl der Belebung als der Ernährung, und wenn man gar noch Mehlsorten, Gries, Hafer, Gerste, Reis usw. beifügt, dann ist eine solche Mahlzeit zur Deckung des momentanen Bedarfes eigentlich vollkommen genügend.

Und nun das Fleisch! Es ist wohl begreiflich, dass gewisse Schichten der Bevölkerung dem Fleisch, das aus der Brühe gezogen wird, wenig Sympathie entgegenbringen. Wenn es so wenig lang gekocht wird, wie eingangs angedeutet, so ist es eben nicht weich genug, um mit Behagen genossen zu werden und wird dann irrtümlicherweise als minderwertig betrachtet. Man vergisst, dass es eben deshalb so nahrhaft ist, weil das meiste Eiweiss darin geblieben ist, lässt das Fleisch sein, geht hin und kauft sich eine teure Wurst, um mit möglichst viel Auslagen eine ungenügende Mahlzeit zuzubereiten.

So Du, liebe Gemeindeschwester, in eine derartige Familie kommst und in die Küche zu gucken Gelegenheit hast, so kläre die brave Hausfrau auf, und Du wirst etwas Nützliches stiften.

Und damit wünsche ich Dir guten Appetit und verbleibe

Dein ergebener:

Dr. C. Jscher.

Aus den Verbänden. — Nouvelles des sections.

Schweizerischer Krankenpflegebund.

Krankenpflegeverband St. Gallen.

Einladung zur Hauptversammlung

Sonntag, den 14. März, um 15 Uhr, im Rotkreuz-Haus, Innerer Sonnenweg 1a.

TRAKTANDEN:

Jahresbericht, Jahresrechnung, Revisorenbericht.

Vortrag von Frau Dr. Imboden: «Muss das Gesetz die Schwangerschaft schützen?»

† Diakon *Ernst Hagin*. Nach langer, schwerer, mit grosser Geduld ertragener Krankheit ist am 10. Dezember 1925 unser liebe Bruder E. Hagin heimgegangen. Seit der Gründung des Krankenpflegeverbandes St. Gallen gehörte er dem schweiz. Krankenpflegebund an. Er wurde geboren den 26. April 1864 in Lörrach. Seine Eltern waren fromme, geachtete Landwirtsleute daselbst. Der liebe Verstorbene trat zuerst in ein Fabrikationsgeschäft ein. Bald aber erwachte in ihm der Zug und die Freudigkeit, Krankenpfleger zu werden. Etwa fünf Jahre arbeitete er unter Epileptischen in einer deutschen Anstalt. Seine eigentliche Ausbildung in der Krankenpflege aber erhielt er im Diakonenhaus Basel. Seine Arbeitsfreudigkeit in stets treuester Pflichterfüllung in diesem schweren, aber wohl schönsten Berufe, bewies er während seines 36jährigen Pflegedienstes in verschiedenen Schweizerospitälern, so im Burgerspital Basel, Kantons-
spital Liestal, Inselspital Bern etc. und besonders in zahlreichen Privatpflegen in Zürich, und während der letzten fünf Jahre gehörte er der Diakonenstation St. Gallen an, wo er ebenso fast beständig in der Privatpflege tätig war, für die er sich ja besonders eignete. Man hat Bruder Hagin nie müssig gesehen, immer war er mit irgendeiner Arbeit beschäftigt. Anfangs Mai 1924 wurde er von der Diakonenstation St. Gallen zur Ferienablösung nach dem Burgerspital Basel gesandt, wo er früher schon viele Jahre tätig war und nun während vier Monaten strenge Nachtwachen hatte. Am 2. September 1924 erkrankte er selbst an schweren Magenblutungen. Bruder E. Hagin war während seiner 16monatlichen Krankheitszeit stets umgeben von seinem treuen Freunde Pfleger Fritz Brönnimann. Am 8. Mai 1925 bekam der Schwerkranke zu seinem ersten Leiden noch einen Schlaganfall, welcher ihm die rechte Seite vollständig lähmte. Die letzten sechs Monate verbrachte der Kranke im Krankenheim Moosrain in Riehen bei Basel. Die vorgeschrittene Arterienverkalkung und schmerzhaftes Asthma steigerte sich immer mehr, jedoch geduldig und tapfer, ohne zu klagen, trug er sein schweres Leiden. Viele Anerkennungsbeweise seiner Pflegebefohlenen geben Zeugnis, welch edler Mensch nun in die Ewigkeit abberufen würde. Wir wollen dem lieben Heimgegangenen ein treues Andenken wahren.

J. F.

Section de Neuchâtel.

Une quinzaine de gardes se trouvaient réunies au Bureau de la Croix-Rouge le mercredi 3 courant.

L'accueil toujours si bienveillant de notre dévouée Sœur directrice, les exhortations si profondes et simples, tirées du chapitre 4 à 11 de la lettre de St-Paul aux Philippiens, par M. le pasteur Dupasquier, nous ont fait apprécier une fois de plus le privilège que nous avons de pouvoir nous réunir régulièrement, et regretter de n'avoir pas été plus nombreuses encore.

«Etre contentes de l'état où elles se trouvent», est une chose que l'on demande des gardes-malades, plus que de personne d'autre.

Comme l'apôtre Paul, et si nous voulons répéter ces paroles avec les mêmes sentiments, plaçons nous de plus en plus à l'école du Christ, ne cessons pas de le prendre pour modèle.

C'est avec grand plaisir que nous avons revu au milieu de nous Sœur Ida Perrenoud qui, retenue par la maladie, n'a pu pendant très longtemps prendre part à notre réunion mensuelle.

Nous avons aussi souhaité la bienvenue à deux jeunes collègues — Sœurs Berthe Ramseyer et Rosa Lørch.

Après avoir, comme de coutume, savouré thé et pâtisseries, Sœur Ida Domont nous fit part des impressions reçues en Suisse par le fondateur et directeur de la *Casa materna de Naples*.

Merci à Sœur Ida pour sa si parfaite et intéressante traduction.

La pendule n'a cessé d'avancer; le moment est venu où chacune doit retourner à son poste. Toutes nous avons le sentiment d'avoir reçu quelque chose et ce sont de cordiales poignées de mains et joyeux « Au revoir » qui s'échangent.

Chères collègues, l'heure est brève, ne perdons pas « a moins de causes majeures », l'occasion qui, chaque premier mercredi du mois, nous est donnée d'apprendre à mieux nous connaître et nous aimer.

Les choses d'ici-bas s'effacent comme une ombre.
On se rencontre un jour sur le bord du chemin,
On se rapproche, on s'aime, et puis le lendemain
Il faut se séparer et tout redevient sombre.
Seules dans notre cœur, éclairant la pénombre,
Vous brillez d'un éclat que rien ne peut ternir,
Etoiles de la vie — Amitié — Souvenir!

La vieille radoteuse.

Krankenpflegeverband Zürich.

Einladung zur Monatsversammlung auf *Donnerstag, den 25. Februar*, abends 8 Uhr, im Zunfthaus «zur Waag», Münsterhof, Zürich. Herr Dr. St. Hedinger: Ueber Herzkrankheiten.

Zu zahlreichem Erscheinen ladet ein

Der Vorstand.

Einladung zur Hauptversammlung

auf **Sonntag, den 14. März 1926**, nachmittags 2 Uhr, im Zunfthaus «zur Waag», Münsterhof, Zürich.

TRAKTANDEN:

1. Protokoll, 2. Jahresbericht, 3. Jahresrechnung, 4. Verschiedenes.

Für unentschuldigtes Ausbleiben 1 Fr. Busse.

Im Anschluss an die Hauptversammlung gemeinsamer Abendkaffee und Demonstration des Hygienefilms: « Malchen oder die Unschuld vom Lande ».

Wir hoffen auf recht zahlreiches Erscheinen.

Der Vorstand.

Neuanmeldungen und Aufnahmen. — Admissions et demandes d'admission.

Sektion Basel. — *Aufnahme:* Schw. Margrit Märki, von Mandach (Aargau). *Neuanmeldungen:* Schw. Berta Senn, von Dürrenäsch (Aargau), geb. 1896; Hanna Imobersteg, von Zweisimmen (Bern), geb. 1899.

Basel-Bürgerspital. — *Neuanmeldungen:* Schw. Maria Leiber, geb. 1902, von Basel; Paula Wenger, geb. 1898, von Basel; Martha Feuz, geb. 1898, von Bern.

Bern. — *Neuanmeldungen:* Schw. Rosa Pauli, geb. 1900, von Rüscheegg (Bern); Ida Vogel, geb. 1892, von Kölliken (Aargau); Anny Eigensatz, geb. 1896, von Reiden (Luzern); Dora Christen, geb. 1901, von Herzogenbuchsee (Bern). *Aufnahmen:* Schw. Marie Emilie Egli, Rosa Toggweiler, Käthe Nef, Madeleine Müller. *Austritte:* Schw. Martha Hulliger, Thekla Bruderer, ohne Angabe des Grundes.

Luzern. — *Aufnahme:* Schw. Charlotte Bächtold, von Schleithem. *Anmeldungen:* Schw. Margrit Fischer, geb. 1902, von Wollhusen, und Lina Haab, geb. 1898, von Hirzel, Zürich.

St. Gallen. — *Austritt:* Schw. Margrit Gasser, von Schaffhausen.

Zürich. — *Neuanmeldungen:* Schw. Berty Frey, geb. 1901, von Höngg, Ivonne Degoumois, geb. 1899, von Tramelan-dessous; Margrit Joos, geb. 1895, von Versam (Graubünden); Hedwig Pfister, geb. 1894, von Mühlheim (Thurgau); Lina Jansslin, geb. 1903, von Muttentz; Lili Wegmann, geb. 1901, von Zürich. *Provisorisch aufgenommen:* Hanna Baltensperger, Anna Burkhart, Elisabeth Deuchler, Lina Hunziker, Anna Ischi, Nelly Lamm, Mina Meier, Hedwig Müller, Johanna Müller, Christine Reimers, Maria Schiesser, Luise Schürpf, Martha Schmidhauser, Elise Schoch, Frieda Schwager, Berty Schwarzenbach, Lina Strasser. *Definitiv aufgenommen:* Berta Traber.

Verband der Wochenpflegerinnen des Kantons Bern.

Neuaufnahmen: Frl. Klara Frey, geb. 1890, von Weisslingen, in Herisau; Dora Strub, geb. 1903, von Läufelfingen, in Weesen; Martha Soltermann, geb. 1899, von Vechigen, in Gümligen; Emma Schlueb, geb. 1904, von Ferenbalm, in Mühlenberg; Margrit Wingeier, geb. 1902, von und in Trubschachen; Lydia Graf, geb. 1897, von Romberg, in Burgstein; Elise Brönnimann, geb. 1903, von Innerbirrmoos, in Bern; Hanna Sieber, geb. 1902, von Dieterswil, in Schüpfen; Hanna Straub, geb. 1901, von und in Roggwil; Berta Stalder, geb. 1900, von und in Rüegsau; Lina Wyss, geb. 1904, von Landiswil, in Langnau; Hedwig Christen, geb. 1904, von Wynau, in Burgdorf; Ida Dysli, geb. 1888, von und in Luterbach; Berta Baldin, geb. 1904, von Frauenfeld, in Zürich.

Austritte: Frl. Klara Wälti, Ida Friedli, Ida Isenschmid, alle infolge Verheiratung; Mathilde Ochsner, ohne Grundangabe.

Schweizerischer Verband des Pflegepersonals für Nerven- und Gemütskranke.

Aufnahmen: Schw. Marie Portalès, Martha Fröhlich, Juliette Steiner, Klara Lauener, Amalie Stutzmann.

Anmeldungen: Schw. Elisabeth Rüdts, geb. 1894, von Berg (Thurgau); Rosa Baumann, geb. 1898, von Winterthur; Lina Lüdi, geb. 1890, von Heimiswil (Bern); Marie Zehnder, geb. 1895, von Birmensdorf (Zürich); Anna Ehrat, geb. 1898, von Neuhausen (Schaffhausen).

Von Helsingfors nach Uleaborg

von Anna Zollikofer.

II.

Nun ging es per Schiff weiter bis Kuopio, in 13stündiger Fahrt über den Saimasee, den See der 1000 Inseln. Er ist unendlich vielgestaltig und man wundert sich, wie das Schiff in diesem Labyrinth den Weg findet. Die

erste Hälfte der Fahrt, im Sonnenschein und nachher im Abendgold, war ganz prachtvoll. Einige Schwestern blieben die ganze Nacht auf Deck und als unverhofft ein kleiner Regenschauer kam, legten sie sich einfach unter die Tische; man hat auf dieser Reise auf allerhand Lagerstätten schlafen gelernt. Während der paar dunkelsten Stunden blieb das Schiff an einer Haltestelle liegen. Wenn man die Zeichen am Ufer und die Pfähle im Wasser nicht mehr deutlich sieht, wäre das Weiterfahren zwischen den oft kaum über das Wasser aufragenden Felsen wohl fast unmöglich. Halb im Traum hörte man das gleichförmige Gepolter der in unser Boot eingeladenen Bretter; auch in den Kabinen war die Nachtruhe also nicht ganz ungestört. Wie einsam mag es in all den kleinen Orten und Gehöften im Winter sein!

Kuopio empfing uns fürstlich. Dass wir unter freundlichen Willkommensworten eines Arztes den festen Boden betraten, und dass alles bekränzt und blumengeschmückt war, kam uns schon fast selbstverständlich vor, so sehr waren wir überall verwöhnt worden, aber dass die Schwestern im Spital die Privatabteilung geräumt hatten, um uns in ihren schönsten Zimmern unterzubringen, uns Bäder zur Verfügung stellten, in jedem Schlafzimmer Getränk und ein Schälchen mit Bonbons stand und das Spital rasch unsere Wäsche wusch, das ging doch weit über die Grenzen des Gewöhnlichen hinaus!

Wir erfuhren später, die Schwestern hätten mit eigenen Handarbeiten einen kleinen Verkauf veranstaltet und so die Mittel zusammengebracht, um solche Gastfreundschaft an uns fremden Kolleginnen zu üben.

Dankbaren Herzens genossen wir alle diese Fürsorge. Schon allein die Aussicht, in einem normalen, stillstehenden Bett schlafen zu dürfen, war sehr erfreulich.

Den Auftakt des reichhaltigen Programms von Kuopio bildete eine Fahrt auf den Puijo in frischer Morgenfrühe. 230 m hoch erhebt sich dieser Berg und bietet eine unendliche Aussicht nach allen Richtungen. Da bekommt man erst ein Bild von der Eigenart der finnischen Landschaft: unbegrenzte Wiederholung von Seen und Inseln, unbegrenzte Wälder! Das Puijo-Restaurant war sehr originell dekoriert und der Boden nach finnischer Sitte zum Empfang der Gäste mit Wachholderzweigen übersät.

Von der ganzen Reihe sehr interessanter Anstalten, die wir in Kuopio zu sehen bekamen, blieb mir die epileptische Anstalt auf der einsamen Insel Vaajasalo in besonders lebhafter Erinnerung. In den sehr einfachen Holzgebäuden finden 50 weibliche Epileptische Aufnahme. Die zur Anstalt gehörende Landwirtschaft sichert den Patienten Beschäftigung und hilft die Anstalt erhalten. Die Art, wie der leitende Arzt uns alles erklärte und eine Anzahl seiner Fälle vorführte, liess einem fühlen, wie sehr er den Kranken nicht nur Arzt, sondern Vater ist. Mit besonderem Interesse hörten wir, dass er auf einer kürzlich unternommenen Studienreise zur Besichtigung der wichtigsten Anstalten für Epileptische in Skandinavien, Holland, Deutschland und der Schweiz die zürcherische als die beste gefunden habe, in der am ernstesten und erfolgreichsten gearbeitet werde.

Auf jener Rückfahrt von Vaajasalo bemühte sich eine der fröhlichen weissen Schwestern, mich finnisch auf drei zählen zu lehren. Ich schrieb das yksi, kaksi, kolme auf und sehe noch den Kampf in ihrem lieblichen Gesicht, als sie über meine Orthographie schrecklich lachen musste und doch aus Höflichkeit sich zu beherrschen suchte. Das Finnische ist eine merk-

würdige Sprache, klangvoll mit den vielen Vokalen, etwas ans Griechische erinnernd, aber sehr fremdartig für unsere Ohren und Augen. Als Erstes brachte unsere Führerin, sehr mit Recht, uns bei, kiitos paljon, danke sehr, zu sagen, und mit der Zeit schnappten wir noch einige Worte auf, so dass es wenigstens für Begrüssung und Abschied: Hyvää päivää, hyvästi, reichte. Sairaala, Spital, bekamen wir natürlich oft zu hören, und am besten gefiel mir Oberin: Ylihoitajatar.

In Kajana, unserer nächsten Station, bereiteten die Schwestern uns wieder einen sehr herzlichen Empfang und beherbergten uns im Spital. Sogar Pfarrer und Bürgermeister gaben uns die Ehre ihrer Gegenwart beim Abendessen.

Bietet die Stadt selber wenig, so haben die Kajaner Schwestern es trotzdem verstanden, uns zu ganz eigenartigen Genüssen zu verhelfen. Eine abendliche Fahrt führte uns zur alten berühmten Holzkirche von Paltamo mit ihren schönen Gewölben und merkwürdigen Malereien, und weiter durch weite Wälder, von der sinkenden Sonne durchleuchtet. Unvermutet bog das vorderste Auto von der Strasse ab, die andern ihm nach und vor uns lag plötzlich die unendliche Fläche des Uleasees in seltsamster Abendbeleuchtung. Ein paar verlassene Fischerbarken ruhten auf dem breiten sandigen Strand. Wir standen überwältigt da. Wie mit kühler Hand griffen einem diese nie gesehenen Farben von Wasser und Himmel ans Herz. Das war ein Stück Norden und ein leiser Schauer packte einem trotz dem warmen Sommerabend. Wir sahen die glühenden und doch so kalten Farben langsam verlöschen, ein letzter Blick noch auf den dämmerigen See und zurück ging's in rascher Fahrt.

Und nun kam noch etwas ganz anderes, was man auch nur in diesem Land erleben kann: eine Sauna, ein finnisches Bad! Ich war begierig, diesen alten Brauch, der eine so grosse Rolle spielt, kennen zu lernen. Der Bade-raum wird durch einen grossen gemauerten Ofen stark erhitzt, von Zeit zu Zeit giesst die Badefrau Wasser ins Ofenrohr, wodurch sich Dampf bildet, und in kochendes Wasser gesteckte Birkenreiser verbreiten einen eigentümlichen Duft. Man klettert eine Holzterrasse hinauf und legt sich auf den Schragen, der in der obern Hälfte des Raumes angebracht ist. In dieser feuchten Hitze fängt man bald an zu schwitzen und wird dann über den ganzen Körper sachte mit einem in heisses Wasser getauchten Birkenbesen gepeitscht. Ein nasses Tuch auf der Stirn und ein Glas Limonade bringen etwas Kühlung. Trotzdem glaubte ich, fast meinen Geist aufgeben zu müssen vor Hitze, und war sehr froh, als ich aus der dampferfüllten Höhe hinuntersteigen durfte, um noch eingeseift und mit ein paar Kübeln kalten Wassers begossen zu werden. Das war eine Wohltat, ich konnte wieder atmen und machte mich flugs aus dem Staub (resp. aus dem Dampf), damit es mir nicht gehe wie einer unserer Gefährtinnen, die die ganze Prozedur aus Versehen, weil sie sich mit der finnischen Badefrau nicht verständigen konnte, zweimal durchmachen musste. Ueberdies hatte sie, in der Meinung, es sei kaltes Wasser, die Limonade über ihr Gesicht gegossen, zum nicht geringen Erstaunen der Badefrau.

Jedes Bauerngehöft hat sein Badehaus, wegen der Feuersgefahr immer ein besonderes kleines Gebäude, nie ans Wohnhaus gebaut. Wir liessen uns erzählen, dass sich die Leute im Winter nach dem Bad im Schnee wälzen statt sich abzuspülen. Solch ein Bad ist ihnen die grösste Erquickung, die sie kennen und gut gegen alle Krankheit.

Wenige Schritte vom Spital war die Landungsstelle des Dampfers, der uns am folgenden Morgen flussabwärts trug, nochmals an der Kirche von Paltamo vorbei und hinaus in den Uleasee, finnisch Oulujärvi. Vier Stunden lang ging es über das weite Wasser, an dessen Ufern kaum eine menschliche Wohnung zu sehen ist. Der Verkehr ist gering und das Schiff nicht für viel Passagiere eingerichtet. Es waren bei weitem nicht genug Sitzgelegenheiten vorhanden, doch waren wir gewohnt, uns in Rettungsbooten oder in einem Winkel auf dem Boden häuslich einzurichten. Diesmal kletterten wir sechs Schweizerinnen auf ein kleines Wellblechdach in der Spitze des Schiffes, wo die schönste Aussicht war. Nur hatte es kein Geländer und wir mussten achtgeben, die zu äusserst Sitzenden nicht zu verlieren, wenn der Schlaf sie übermannte.

Vaala ist die Endstation des Sees und hier begann die mit Spannung erwartete Fahrt durch die Stromschnellen. Zwei grosse, besonders konstruierte Ruderboote lagen bereit und beim Einsteigen bekamen wir strenge Weisung, uns ruhig zu verhalten. Die Schiffe sind schmal und lang, ohne Kiel, und schwanken stark, wenn das Gleichgewicht gestört wird. Der einzige Ruderer hat strenge Arbeit und mindestens so wichtig ist die Aufgabe des Steuer-manns, der das Schiff zwischen all den verborgenen Felsen hindurchleiten muss. Hohe Seitenwände schützen vor den aufspritzenden Wellen, aber der Einschnitt für die Ruder wurde den vordersten Passagieren verhängnisvoll; wiederholt wurden die beiden ganz übergossen und nass bis auf die Haut. Ganz so aufregend, wie wir uns vorgestellt, war die Fahrt nicht. Die Boote sind so rationell gebaut und die kräftigen Männer so gewandt und ruhig, dass man bald ein Gefühl absoluter Sicherheit bekommt und es geradezu geniesst, durch die schäumenden Wellen zu tanzen, bald am rechten, bald am linken Ufer, bald mitten im Strom, immer den aufragenden Felsen ausweichend. Ueber die weiten ruhigen Strecken wird das Boot durch einen Motor getrieben, der irgendwo am Ufer unter einem Busch bereit liegt und rasch aufgesetzt wird. Der Blick reicht wenig über die leicht erhöhten Ufer hinaus, man sieht nicht viel von der Gegend. Da und dort zeigt sich eins der rotgestrichenen Häuschen mit den weissen Fenster- und Türeinfassungen und gegen Abend sehen wir überall die Kamine der Badehäuser rauchen; es ist Samstag, der Tag des finnischen Bades. Ein solches Häuschen öffnet sich im Moment als wir vorbeifahren und samt einer grossen Dampf Wolke kommt die ganze Familie heraus und ins Wasser. Einmal wird die Fahrt unterbrochen, die Boote legen bei einer kleinen Baracke an, in der es Kaffee gibt und die belegten Brötchen verteilt werden, die die Oberschwester von Kajana uns vorsorglich mitgab. Man war froh, die Glieder zu strecken und sich bewegen zu dürfen. Wir bekamen ein anderes Boot und neue Ruderer, immer steiler wurden die Ufer und dicht bewaldet, Stunden und Stunden fuhren wir über die hüpfenden Wellen, allen Klippen geschickt ausweichend, durch die immer grossartiger werdende Waldlandschaft. Trüppchen wilder Enten mit ihren Jungen liessen sich auf dem Wasser schaukeln, sonst weit und breit kein lebendes Wesen.

Der Himmel verdüsterte sich, ein paar ausgiebige Regengüsse weichten uns ein, der Wind kam uns entgegen und machte das Vorwärtskommen mühsamer. Mitten in dieser romantischen Wald- und Flusswildnis, bei Muhos, hatten freundliche Hände uns ein Vesper gerüstet, aber trotz der bitteren Enttäuschung der Gastgeberinnen war es unmöglich, ihrer Einladung zu folgen,

denn wir hatten bereits zwei Stunden Verspätung und waren in Uleaborg noch zu einem Bankett erwartet. Um nicht erst um Mitternacht dort anzukommen, gingen wir in Muhos ans Land und legten die letzte Strecke im Auto zurück. Nach rasender 1½-stündiger Fahrt erreichten wir Uleaborg nachts um 10 Uhr. Ich glaube, keins von uns hatte je vorher eine solche Expedition mitgemacht, bei der man bald gegen die Decke und bald seitwärts flog und zum Schluss sehr dankbar war, mit heiler Haut angekommen zu sein.

Nun wären wir nach den 12 Stunden Boot- und 1½ Stunden Autofahrt eigentlich bettreif gewesen, aber statt zu schlafen, hiess es sich in Gala werfen, um am Bankett teilzunehmen, und wir wurden wieder so reizend empfangen und unterhalten von Schwestern und Damen der Stadt, dass man alle Müdigkeit vergass.

So waren wir also am nördlichsten Punkt unserer Reise angelangt und hatten uns nicht wenig gewundert, zwischen Muhos und Uleaborg so viel Getreidebau zu finden, mehr als im Süden Finnlands. Zum letzten Mal genossen wir die Gastfreundschaft der Schwestern und auch einer Arztfamilie, die uns am Nachmittag in ihrer Sommervilla in den Schären einen sehr freundlichen Empfang bereitete. Das Haus liegt ganz im Grünen, mit grossen Veranden und einem Aussichtsturm, von dem man prachtvoll aufs Meer hinaussieht. Zum letzten Mal ertönten die Lieder der finnischen Schwestern, erst in ihrer Muttersprache und dann sangen sie uns ein paar deutsche Volkslieder, und was war der Schluss? Mit lustigem Gesicht stimmte eine finnische Schwester an: O alte Burschenherrlichkeit.

Am Abend des siebenten Tages nahm uns der altvertraute makuuvaunu, unser Schlafwagen, der uns hierher nachgefolgt war, wieder auf und brachte uns in 22stündiger Fahrt aus dem Norden zurück nach Helsingfors.

Diese Reise wird uns eine köstliche Erinnerung bleiben und mit herzlichem Dank denken wir all der vielen Menschen, deren Gastfreundschaft uns die Reise zu einem ungewöhnlichen Erlebnis gestaltete. Ein besonderes Kränzchen sei auch unserer liebenswürdigen Führerin gewunden!

L'étrange maladie.

Ce matin-là mon ami Prune (que j'appelle quelquefois le maréchal: une idée à moi) se réveilla tout gémissant.

— Aïe! Aïe! fit-il à plusieurs reprises.

Car il est douillet.

A ces cris Mme Prune qui, active ménagère, était déjà levée, accourut, inquiète.

— Qu'y a-t-il mon ami? demanda-t-elle.

— Il y a que ça me fait mal, là...

— Où?

— Là, dans le côté... Ça me gêne pour respirer. Aïe!... Aïe!... Ouh!... Ho!...

Mme Prune est une épouse comme je vous en souhaite la pareille. Elle ne s'est pas encore jetée dans le feu pour son mari, mais c'est que l'occasion ne s'est pas présentée. Le cas échéant elle le fera, c'est certain.

Aussi cette subite indisposition (Prune s'était couché la veille solide comme le Pont-Neuf) l'affola :

— Oh! mon Dieu, mon Dieu!... dit-elle, tout d'abord.

Puis :

— Je vais chercher le médecin.

— Si tu veux dit Prune, dont la tête retomba sur l'oreiller.

Dix minutes après (ah, ces épouses aimantes!) Mme Prune était de retour.

— Le médecin sera bientôt là, dit-elle. Et toi, comment ça va!

— C'est drôle, dit Prune, tout à l'heure que je m'étais un peu soulevé pour te parler, ça m'avait calmé. mais maintenant, ça me reprend. Aàh!... Hoùou!...

Le médecin entra.

— Qu'est-ce que vous avez? demanda-t-il.

Si les médecins ne demandaient pas ce qu'ils ont aux malades, comment l'apprendraient-ils?

— J'ai un point de côté, dit Prune, tout dolent.

— Et ça vous fait mal?

— Oui. Aïe!... Aïe!... C'est là, là...

Prune se souleva :

— Le plus curieux, dit-il c'est que lorsque je suis assis, ça me soulage...

— Pas de digression, dit le médecin avec autorité.

— ...et que si je me recouche, ça me reprend!...

— Chut! vous dis-je!...

Le médecin savait son métier. Il fit tirer la langue de mon ami Prune, lui prit le pouls, lui martela le dos avec son index replié, l'ausculta, lui fit pronocer: « quarante, quarante-quatre, quarante, quarante-quatre »! hocha la tête, fronça les sourcils et dit :

— Vous avez un point de côté.

Et il ajouta :

— C'est grave.

Prune s'alarma.

— Ce qui m'effraie le plus, dit-il encore en larmoyant, c'est que lorsque je suis couché, je souffre le martyre, tandis que si je m'assieds, ça va mieux!

Il ne faut pas vous asseoir, dit le docteur sévèrement.

Puis adressant à Mme Prune un regard qui voulait dire qu'il fallait qu'elle s'attende à tout; qu'il ne répondait pas de la vie de son malheureux mari, il prononça :

Il n'y a pas de temps à perdre. Ce point de congestion peut s'étendre et devenir fatal. Heureusement que je suis là.

Heureusement, en effet.

Sur son côté douloureux, Prune sentit d'abord qu'on lui posait des ventouses, puis qu'à la place de ces ventouses ou passait de la teinture d'iode en couche superposées.

— Ça va mieux? demanda Mme Prune, implorante, dis que ça va mieux, mon ami, dis-le?

Mais Prune se tordait de douleur.

— Des cataplasmes de moutarde! ordonna le médecin.

Et Prune hurla bientôt sous les cataplasmes brûlants. Il suait à grosses gouttes, roulait des yeux de damné, râlait.

— Dis que ça va mieux, mon chéri? Rassure-nous!...

— Ah! Heu!... Beuh! Hui!... fit le malade pour toute réponse.

Mme Prune regarda le médecin. Le médecin regarda Mme Prune.

— Il n'y a plus qu'une ressource, dit-il, les pointes de feu.

A ces mots, mon ami Prune immobilisa un instant ses yeux agrandis par la terrible douleur.

— Des pointes de feu!... rugit-il, « des pointes de feu! »

Et repoussant ses oreillers, arrachant ses couvertures, dévastant son lit, en proie à la terreur la plus folle, il s'agita avec une fureur impossible à décrire.

Ce qui fit qu'à la faveur de ces mouvements désordonnés, il posa tout à coup la main sur un objet très dur, placé entre le drap et le matelas, un objet sur lequel, il était couché, exactement à l'endroit des côtes.

— Ma pipe; s'écria-t-il! j'ai dormi sur ma pipe!

Et se tournant triomphalement vers le médecin:

— C'était pour ça que ça me calmait quand j'étais assis!...

Mais déjà, le médecin s'était retiré... sur la pointe des pieds...

Jules Rivet.

La beauté de la tête.

Un écrivain quelque peu caustique du XVII^e siècle a écrit dans son « Essai des merveilles de la nature »:

« Qu'est-ce que tout cela qu'on vante comme *beauté*? Deux lopins de verre cassé, appelés des *yeux*, enchâssés dans deux trous et couverts d'un petit cuir volant, nommé *paupière*, que bordent de petits filets. Là dessus, une arcade d'ébène et des brins de poils assez drôlement arrangés sans trop de désordre, qu'on appelle *sourcils*. Entre eux descend du cerveau un canal qui est l'égoût de la tête: c'est le *nez*. De la chair, toute sanglante, fendue en deux pour faire les *lèvres*. Je ne sais combien d'osselets attachés à du sang caillé et enracinés dans les gencives: les *dents*. Un morceau de chair, plat et un peu pointu, se mouvant là dedans, pour briser l'air et façonner quelque jacasserie: la *langue*. Sur les côtés des abajoues, deux anses creusées en entonnoir et assez semblables à celles qui servent à soulever une cruche: les *oreilles*. Le tout environné de crins et d'une grande perruque. Il n'y a pas là de quoi faire tant d'esbrouffe et de tintamarre! »

Rostflecken

enfernt man aus der Wäsche folgendermaßen recht leicht:

Sauerkleesalz	15	Gramm
Eßigsäure	5	"
Wasser	100	"

(Gift)

Mit dieser Lösung wird die befleckte Wäsche benetzt, sodann wird pulverisiertes Sauerkleesalz darauf gestreut und das Stück gehörig abgerieben. Schließlich Auswaschen mit reichlich Brunnenwasser.

Manchmal bleibt eine gelbliche Verfärbung zurück, die aber bei der nächsten Wäsche von selber vergeht.

Fürsorgefonds. — Caisse de secours.

Liste des donatrices et donateurs du 6 janvier au 6 février. — Neujahrsgratulation.

Dons pour félicitations de: S^{rs} Mélanie Gleyre, Zürich; Lucie Alioth, Basel; Sophie Gertsch, Anna Jetzer, Amalie Keist, Lina Boll, Franziska Faluori, Hanna Schmidt, Luzern; Martha Hüssi, Basel; M. Geiger-von Salis, Arlesheim; L. Kälin, Neukirch; L. Reitt, St. Moritz; B. Zoller, Horgen; Frida Gautschi, Idi Himmelsberger, Zürich; die Schwestern des Spitals Tiefenau-Bern; S^{rs} Lydia Dieterle, St. Gallen; Ida Gut, Zürich; Elise Strickler, Wädenswil; Anna Weber, Liestal; Fr. Oberin Freudweiler, Zürich; die Rotkreuzschwestern der Klinik Feldegg-Bern; S^{rs} A. Dietschi, Castagnola; Emma Krieger, Neuchâtel; Anna Monnier, Genève; Julia Seeger, Davos-Platz; Dora Koenig, Bern; Hélène Zeller, Erlach; Emma Mäder, Zürich-Fluntern; Lina Näf, Julie Lehmann, Bern; Fanny Zwicky, Eriswil; Martha Spycher, Zollikofen; Ida Kuenzler, Trogen; Berta Beer, Biglen; Frida Schmutz, Bolligen; Anna Schnyder, Uttwil; Aline Christen, Barcelona; Hermine Dintheer, Davos; Emma Blaser, Olten; Anna Senn, Schaffhausen; die Rotkreuzschwestern des Spitals Menziken; S^{rs} Adèle Zanser, Liestal; Ida Vogel, Luzern; Lottie Grunner, München; Marie Ruz, Käthe Stocker, Gertrud Mittelholzer, Zürich; M. le directeur Müller, MM. Bächtold-Brandli, P. Rahm, M^{me} Dr. Moser-Gysin und das Personal des Burgerspitals Basel; S^{rs} Hélène Bieder, Martha Feutz, Elisabeth Linder, Alice Sängler, Ida Schenker, Frida Keller, Rosemarie Sandreuter, Alma Besch, Rösli Weitnauer, Hedy Hotz, Hanny Moser, Hélène Martz, Bea Bühler, Hedwig Meyer, Annerösli Müller, Emma Schlatter, Alice Keller, Sophie Fischbacher, Berthy Gysin und die Schwestern der Chirurgie Meisner (Otologie, Medizin, Privat und Absonderung), alle in Basel; S^{rs} A. Beck, Altnau; J. Janssen, Genève; Luggi Meier, Basel; Gritli Schreiberli, Caroline Eberhard, Thea Meyer, Pfleger G. Ledermann, St. Gallen; S^{rs} Bertha Küffer, Muttentz; Elise Witschi, Lotzwil; Anneli von Erhardt, Davos; Frida Keller, Oppligen; Ida Hanhardt, Bern; Hermine Niederer, Hasle-Wolfhalden; Elisabeth Jenny, Montmorency; Vita von Werdt, Bern; Rita Eichelberger, Interlaken; Bertha Lüthi, Reutigen; Hanna Ruetschi, Bern; Roémie Althaus, Vaumarcus; Marie Louise Ramelet, Neuchâtel; G. Montigel, Arbon; Emmy Horne, Basel; Christa Milt, Dägerlen; Emma Rossire, Louise Bühler, Neuchâtel; S^{rs} Verena Vivian, Marianne Keller, Berthe Zwahlen, toutes à Genève.

Un don ordinaire de fr. 50 de Sœur Lina Näf.

Total des dons reçus du 6 janvier au 6 février: fr. 813.30.

Un chaleureux merci à tous ceux qui pensent si fidèlement à notre fonds de secours.

La caissière.

Une erreur de nom s'est glissée dans notre précédente liste qui indique Sœur Hermine Reichnau, Alpnachstadt, alors qu'il s'agit de Sœur Hermine Reimann, Alpnachstadt. Je serais reconnaissante aux Sœurs d'écrire leurs noms très exactement, car ils sont parfois très difficiles à lire, de là les inexactitudes qui peuvent se produire dans les listes.

Humoristisches.

Der schneidige Laboratoriumsdiener. «Jawohl, Herr Professor, nach meinem Tode stelle ich Ihnen meinen Körper für Vivisektion zur Verfügung.»

Zuverlässige, tüchtige, womöglich
sprachkundige und in der
Diätküche bewanderte

Hausschwester

in Sanatorium im Hochgebirge,
gesucht. Eintritt baldmöglichst.

Detaillierte Offerten mit Photo sind
zu richten unter Chiffre 963 B. K.
an die Genossenschafts-Buch-
druckerei Bern, Neuengasse 34.

Infirmier

Jeune homme sobre, parlant
les deux langues, **cherche place**
comme tel; irait aussi chez
particulier.

Offres à **M. Fritz Heiniger,**
St-Imier.

Gesucht selbständige

Schwester

für Privatklinik im Kurort.

Offerten unter Chiffre 959 B. K.
an Genossenschafts-Buchdruckerei
Bern, Neuengasse 34.

Garde-malade

cherche place dans hôpital,
clinique ou évent. dans asile de
vieillards.

Adresser offres sous chiffres 937
B. K. à l'Imprimerie coopérative
de Berne, 34, rue Neuve, Berne.

Gesucht :

in Arzthaus nach St.Gallen, gesetzte

Tochter

für den Zimmerdienst und Mit-
hilfe in der Sprechstunde. Ver-
trauensposten. Lohn Fr. 70—75.
Offerten mit Angaben bisheriger
Tätigkeit, Zeugnisabschriften und
Photo unter Chiffre A 360 G an
Publicitas St. Gallen.

Diplomierte

Krankenschwester

sucht Stelle als
Gemeindeschwester.

Offerten unter Chiffre 955 B. K.
an Genossenschafts-Buchdruckerei
Bern, Neuengasse 34.

Schwester

welche zwei Jahre die Pflege er-
lernt hat, sucht passende Stelle.

Offerten unter Chiffre 961 B. K.
nimmt zur Weiterbeförderung ent-
gegen die Genossenschafts-Buch-
druckerei Bern, Neuengasse 34.

Junger, tüchtiger

Krankenpfleger

sucht Stelle auf Chirurgie, Medizin
oder Privatpflege. Prima. Referen-
zen und Zeugnisse stehen
zu Diensten.

Offerten unter Chiffre 1 960 B. K.
an Genossenschafts-Buchdruckerei
Bern, Neuengasse 34.

Krankenwärter

sucht Stelle in Spital, Sanatorium
oder Anstalt. Suchender ist auch
in Sektionen und im Baden
bewandert. Gute Referenzen
stehen zu Diensten.

Offerten unter Chiffre 2 960 B. K.
an Genossenschafts-Buchdruckerei
Bern, Neuengasse 34.

Grosse Erleichterung

bringt den Kranken und der Pflege
die

Sitzmatratze „Ideal“

Der Kranke kann ohne jede Anstren-
gung und ohne dass er berührt oder
beunruhigt wird, in jede beliebige Sitz-
oder Liegestellung gebracht werden,
ja, er kann die Matratze sogar selbst
nach Belieben verstellen. Dauernd be-
quemes Sitzen ohne Hinunterrutschen.
Spitäler, Anstalten usw. erhalten auf
Wunsch Sitzmatratzen für Holzbetten
oder ganze Eisenbetten zur Probe.

Verlangen Sie Prospekt Nr. 15

Fritz Ziegler, Schaffhausen

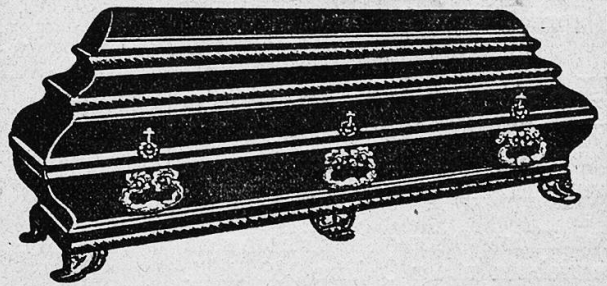


Sarglager Zingg - Bern

Junkerngasse 12 — Nydeck — Telephon Bollwerk 17.32

Eichene und tannene Särge in jeder Grösse
Metall- und Zinksärge. Särge für Kremation

Musteralbum zur Einsicht. Leichenbitterin zur Verfügung
Besorgung von Leichentransporten.



Pflegertinnenheim
DES
ROTEN - KREUZES
NIESENWEG № 3. BERN. TEL. 2903
Kranken- & Wochenpflege
Personal.

Pflegerin

sucht Anstellung in Privatklinik od. Spital zur weitem Ausbildung, um sich auf das Staatsexamen vorbereiten zu können.

Gefl. Offerten unter Nr. 950 B. K. an Genossenschafts-Buchdruckerei Bern, Neuengasse 34.

Jüngerer, tüchtiger Krankenpfleger

gesucht, für Privatkrankenpflege und Ferienablösungen.
Bedingungen sind: Ernst christlicher Charakter, Zeugnisse über mehrjährige Pflgetätigkeit, Alter zwischen 20—30 Jahren. Offerten mit Photo erbeten an **Jul. Frauenfelder**, Vorsteher, Diakonenstation St. Gallen.

Dame, event. pflegebedürftig,

findet trautes Heim

bei guter Verpflegung in kleiner Gesellschaft. Grosser Garten, milde Lage, Zentralheizung, Bad, Elekt. Preis Fr. 5.50 bis 6.— pro Tag.

Jede weitere Auskunft bei:

Frau Würth-Zschokke,
Privatheim, Thal b/Rheineck.

Junge, dipl.

Pflegerin

mit einigen Jahren Praxis, sucht Stellung zu Arzt, Klinik oder Privat, bin dreier Sprachen mächtig und gute Zeugnisse stehen zu Diensten.

Offerten unter Chiffre 962 B. K. an Genossenschafts-Buchdruckerei Bern, Neuengasse 34.

Gesucht zu baldigem Eintritt tüchtige

Nerven-Pflegerinnen

für Privat.

Offerten mit Bild, Zeugnissen und Ausweis über mehrjährige Anhaltstätigkeit an die Stellenvermittlung des Verbandes, Forchstrasse 113, Zürich 7.

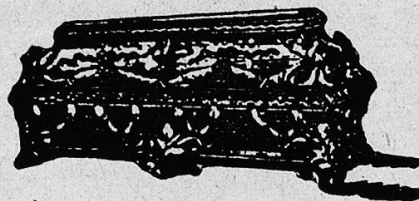
SARGLAGER - PREDIGERGASSE 4 - BERN - PERMANENTES TELEPHON BW. 47 77

Leichentransporte

Kremation

Bestattung

Exhumation

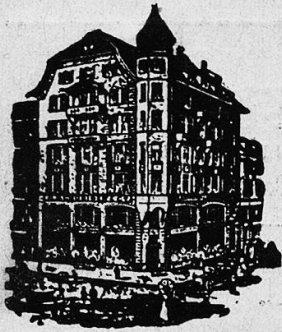


per Spezialauto mit Familien-coupé oder per Bahn von und nach allen Ländern sowie alles bei Todesfall besorgt prompt und gewissenhaft das einzige Spezialhaus des Kantons Bern die

Allg. Leichenbestattungs-Gesellschaft A.-G., Predigergasse 4, Bern

Sargkissen, Leichenkleider, Kränze, Urnen, Pompes Funèbres Générales S. A.

Eigene Sargfabrik (Versand nach auswärts). Haus gegr. 1870. Musteralbums zur Einsicht (36 Filialen in der Schweiz)



Sanitätsgeschäft A. Schubiger & Co., Luzern

Vorteilhafte Bezugsquelle für sämtliche
Artikel zur Gesundheits- und Krankenpflege

Haben Sie Bedarf an
DRUCKSACHEN
jeder Art, dann wenden
Sie sich vertrauens-
voll an die
**GENOSSENSCHAFTS-
BUCHDRUCKEREI BERN**



Zuverlässiger Bursche, deutsch u.
franz. sprechend, sucht Stelle als

Krankenpfleger

auf Chirurgie, Medizin oder Sa-
natorium. — Zeugnisse stehen zu
Diensten.

Offerten sind zu richten an

Rudolf Rohrbach
Russy b. Léchéles (Ct. Fribourg).

In der aargauischen
Tuberkuloseheilstätte
Barmelweid ist die Stelle
einer

Röntgenschwester

oder

Röntgenhilfin

zu besetzen (Schwester be-
vorzugt).

Anmeldungen an die

Direktion der Heilstätte
Barmelweid b/Aarau.

Gesucht tüchtige, durchaus selbständige Krankenschwester

in Jahresstelle von einem Unternehmen mit Lungenkranken
im Hochgebirge. Eintritt 1. April, event. früher oder später.
Angenehme selbständige Position. — Ausführliche Offerten
mit Bild, Gehaltsansprüchen und Zeugnisabschriften von ge-
sunden Bewerberinnen erbeten unter Chiffre 958 B. K. an
Genossenschafts-Buchdruckerei Bern, Neuengasse 34.

ZUVERLÄSSIGE KRANKENPFLEGE-

UND SANITÄTSARTIKEL

BEI
F. VOLLENWEIDER
BERN · Bubenberglplatz 8

Ein guter Kenner des Kantons

TESSIN

der erfahrene Distrikts- und Militärarzt Dr. de
Matteis in Agno, schreibt:

Bosco-Luganese 530 M. ü. M., 250 M. ü.
d. Luganersee, ist schon
durch seine Lage am geschützten, sonnigen Bergeshang
ein klimatisch ganz vorzüglicher Ort für Erholungs-
bedürftige und Rekonvaleszenten aller Art....

Verlangen Sie Prospekte von der **Pension Villa
Margaritha**. Christliches Ferien- und Erholungs-
heim. Sorgfältige Küche. 4 Mahlzeiten. Pensionspreis
von Fr. 7. — an. **T. Balz-Wenger**, Besitzer.